

## XIX. *Mon père et ma mère...Aharon Appelfeld*

Jean Marie ANDRE

Sur mes chemins d'écriture, je retourne sans relâche dans la maison de mes parents en ville, ou celle de mes grands-parents dans les Carpathes... J'ai habité de nombreuses maisons tout au long de ma vie, mais la nostalgie que j'ai de celle de mes parents ne m'a jamais quitté...\*

Un regard d'enfant est indispensable à tout geste créateur. Lorsque vous perdez l'enfant qui est en vous, la pensée s'encroûte, effaçant insidieusement la surprise du premier regard ; la capacité créatrice diminue. Plus grave encore : sans l'émerveillement de l'enfant, la pensée s'encombre de doutes, l'innocence bat en retraite, tout est examiné à la loupe, tout devient contestable, et l'on se sent contrariée d'avoir simplement aligné des mots. <sup>(1)</sup>

Dès l'instant où le regard de l'enfant émerge de l'obscurité des années, vous êtes assuré que des visions nouvelles, des mots choisis et des tournures éclairantes vont se révéler à vous. L'ébahissement attentif de l'enfant ôte immédiatement la poussière recouvrant les années, les visions et les êtres, qui se tiennent alors devant vous comme si vous les découvriez pour la première fois, et vous implorez de tout votre cœur pour que cette grâce ne s'achève jamais.

L'écriture d'un livre est un voyage qui durera de nombreux jours ; il comportera, comme tout voyage, son lot de découvertes, d'égarements, de pensées découragées et d'ennuis de mauvais sommeil. Le contact intérieur avec vous-même et les personnages qui vous accompagneront au long de cette route résultent de la fusion des personnes que vous avez connues de près avec celles qui sont passées devant vous avant de disparaître de votre vie ; certains êtres fondateurs de votre âme ne vous sont pas apparus naguère comme il se doit à cause du trouble qui régnait, et ont sombré dans le ravin de l'oubli, mais il faut rester confiant : si la chance vous sourit, des lacunes seront comblées et votre monde s'élargira.

Le voyage de l'écriture ressemble par bien des aspects, au voyage que je faisais en été avec mes parents pour me rendre dans la maison de mes grands-parents dans les Carpates. Rien de ce que je voyais ne ressemblait à ce que j'avais imaginé : ni les paysages, ni les gens que nous croisions. Les visions fondaient sur moi de toutes parts. Fort heureusement, ma mère soutenait mon émerveillement sans attirer mon attention sur des détails, et sans rien expliquer, permettant ainsi aux visions de s'écouler directement en moi et ce silence absolu, qui est le secret de tout art, me rendait d'autant plus réceptif. Vous preniez la route après quelques préparatifs. Au départ la voie semble dégagée, vous allez pouvoir avancer vite, à un rythme régulier. Mais cette confiance est aussitôt contrariée. « Les premières phrases, qui virevoltaient harmonieusement dans votre tête, refusent de se

revêtir de lettres. Il vous apparaît que rien n'est moins simple que de trouver les mots justes pour décrire une sensation, un paysage sans parler du visage d'un homme. Vous redécouvrez que les mots ne sont ni des sensations ni des visions ; au mieux ils peuvent y faire illusion. C'est le cas de la plupart des adjectifs sur lesquels nous nous appuyons : « beau », « magnifique », « merveilleux » relèvent de l'ornement, qui ne fait pas le roi moins nu. Décrire ou raconter quelque chose avec des mots est une mission qui réclame toutes vos forces. Mais dès le début du chemin, vous vous retrouvez les bras ballants. La foi en la possibilité de raconter avec les mots justes, le bon rythme- cette foi, s'avère-t-ik, ne repose sur rien. »

« Malgré les égarements et les pannes, vous essayez encore de relier les visions aux lettres. Jusqu'au bout, cette malédiction à la Sisyphe ne vous lâchera pas. Certains mots déposent en vous de la lumière, vous aidant à forger une image ou une comparaison adéquate, d'autres ne sont, étrangement, que des tas inertes, rendant l'artisanat de l'écriture difficile et décourageant. » » Soudain un miracle a lieu ; vous vous désembourbez et reprenez la route. Vous avancez cette fois avec prudence et une attention de plus en plus soutenue, comme dans votre petite enfance lorsque vous sortiez de la maison par la porte de service, attiré par la sombre clairière. Vos n'alliez pas loin, et pourtant les quelques pas effectués, le contact avec les ombres inquiétantes de la clairière, votre hésitation profonde vous reviennent à présent, alors que vous vous trouvez à l'orée d'un nouveau livre et partez pour l'inconnu. »

« Prenez garde, l'angoisse et la peur seront désormais vos compagnes : que dire ? Que faire ? Un excès de prudence peut vous effacer l'essentiel. Une torpeur s'abat sur vous qui n'est pas de la fatigue, mais un sentiment d'échec, de désespoir. Vous examinez votre travail à la loupe. La faiblesse, les approximations, tout ce qu'avez cherché à effacer revient flotter la surface ; par bonheur, au milieu de cette tornade, apparaît brusquement une terre immense et paisible : c'est le jardin enchanté de grands-parents où fleurs, légumes et vieux arbres fruitiers s'épanouissent chaque année. »

« Grand-père et grand-mère sont là, intrigués de me voir malgré toutes les pannes rencontrées. Ils n'imaginent pas combien je me suis languie d'eux. Il y a ici tout ce dont la ville s'est privée : terre, herbe, animaux, grands arbres, ciel et ruisseaux vifs. Et par-dessus tout, la foi, dans tout son éclat. Grand-père et grand-mère ressemblent à des enfants, à cause de leur petite taille. L'étonnement inonde leurs yeux. Mon père et ma mère sont gênées. Les années en ville ont ôté cette innocence qui était autrefois également la leur. Quant à moi, la joie d'être là est si forte que je ne peux plus faire un pas. »

1. Aharon Appelfeld. *Mon père et ma mère*. Éditions de L'Olivier. 2013- 2020

**La suite...vous la trouverez chez votre libraire**